**Lisa Bouvier,** 2019 : 100  
***Rencontres au risque du transfert****Psychiatrie et accompagnement social*

L’Harmattan Coll. Terrains : récits et fictions

(Note de lecture : BGL, 10/08/2019)

Désormais dirigée par l’écrivain Sofiane Naït Mouloud, la collection **Terrain** publie un ouvrage petit mais dense (on aurait presqu’envie d’écrire *mais danse*, tellement sa forme verbale et sa construction sont primesautières) d’une jeune femme qui, du bénévolat aux personnes handicapées, physiques ou socialement par la prison, est devenue une professionnelle de la psychiatrie de terrain et de la confrontation interculturelle. On n’en sait pas plus de son cursus fait probablement de stages, de cours et de sessions de formation, de suivis de séminaires, d’expérimentations de terrain encadrées universitairement…

J’ai personnellement en haute estime ces parcours plein de vie, de vies multiples, faits de rebonds, de gamelles que l’on entend quand on parle avec ces personnes, et très souvent ils ont à raconter… mais peu savent écrire. On arrive parfois à leur faire faire un rapport, mais de peu d’intérêt comparé à ce que l’on sait qu’ils savent, à ce qu’ils sont capables de faire, et par qualité professionnelle et par abnégation personnelle, mais dont les écrits demandent parfois un énorme travail de lecture peu compatible avec l’édition : leur production universitaire ou professionnelle reste dans les cartons…

Ayant suivi une formation universitaire en marge de son travail, Lisa Bouvier, travailleuse sociale en foyer psychiatrique – je simplifie étant peu familier de ce secteur d’activité – nous donne dans cet ouvrage une refonte totale, une rédaction nouvelle de son rapport entaché des tics universitaires habituels, qui sont l’honneur de l’université mais la plaie de l’édition d’ouvrages qui peuvent atteindre le grand public, lequel reste découragé par les notes, les bibliographies interminables, les cultissimes tics professionnels, les phrases qui n’en finissent pas et le vocabulaire précieux puisque rare jusqu’à la pédanterie.

Son jury d’examen avait vu le caractère enjoué du style écrit – faussement oral – de l’autrice et lui avait avec intelligence conseillé de reprendre sa rédaction et de la proposer à un éditeur. Voilà qui est fait : c’est de ce travail et de ce travail seul que nous allons maintenant parler pour le juger comme ouvrage.

Disons en préambule pour n’en plus parler ensuite, que la forme des paragraphes aurait dû choisir entre les paragraphes margés à l’américaine (sans retrait de première ligne et avec un espace au-dessus, d’une demie-ligne ou moins, parfois une ligne pour les plus paresseux qui continuent à écrire à l’ordinateur comme si c’était une machine à écrire Remington portative… *Hein Læticia ?*) et les paragraphes margés à la française (avec un retrait en première ligne de 0,5 cm ou un peu plus selon les goûts de chacun) : on a les deux en même temps, avec quasiment une ligne entre chaque paragraphe ! Bon ! Passons, on connait les éditions de L’Harmattan pour être pointilleuses sur les veuves et orphelines (lignes seules en bas ou haut de page) mais peu accroc à l’esthétique de l’ensemble ! Mais ceci n’est pas une chronique religieuse.

Après un avant-propos pertinent du directeur de la collection cadrant l’ouvrage dans la grande mouvance des travaux sur la migration qui afflue vers les pays occidentaux, un prologue de Lisa Bouvier nous jette littéralement au feu de l’action par un prologue sec d’une page : un des acteurs principaux de cet ouvrage est un Malien qui, pour un repas festif, se scandalise du gâteau qu’il prend pour un savon. L’ouvrage va raconter quelques épisodes de dix ans de travail dans un foyer de post-cure pour populations à risques… Mais l’autrice ne raconte pas pour raconter, elle se fonde sur un ouvrage de référence de Margarit Cohen-Emerique : *Pour une approche interculturelle en travail social* (2015), que je ne connais pas mais dont toutes les citations qui figuraient dans le mémoire universitaire, base de cet ouvrage, m’ont donné une idée très favorable quant à sa pertinence[[1]](#footnote-1). Tout de suite signalons un des points forts de ce travail, Lisa Bouvier fait confiance à la méthode qui lui permet de calibrer ses observations, d’une part, et, d’autre part, interprète ses observations à la lumière des grands axes théoriques de l’approche ethnographique. Elle ne cherche pas de faire accroire qu’elle a lu Mauss, Malinovski ou Benedict, ou dormi avec *Notes and Queries on Anthropology*, mais elle fait confiance et à son bon sens, et à son sens de l’observation, et à une méthodologie de recueil des faits mise au point par la communauté des chercheurs en sciences sociales. Il est vrai qu’étant présente sur la durée, elle n’a pas les affres de qui arrive sur un terrain inconnu et qui se dit : « C’est avec ça que je vais devoir pondre une thèse ? » Mais dix ans de travail ne lui ont pas émoussé la surprise et la jugeotte.

En bonne professionnelle de l’observation et de l’action, Lisa Bouvier expose largement et clairement les enjeux et du travail qu’elle effectue et des fonctions de l’institution qui l’encadre. C’est l’objet de la première partie, partie resserrée, comme tout l’ouvrage. Ce livre, fait avec du sentiment et de la passion, n’a pas de graisse bavarde.

Mais ce qui est important pour notre propos, c’est la seconde partie qui occupe la deuxième moitié du livre et que l’autrice a centré sur Modibo, un Malien venu en France pour faire sa vie, épouse et fille françaises, et qui se retrouve dans la position de réfugié et d’assisté : il a “craqué” : il n’a pas compris le pays d’accueil et l’incompréhension a été réciproque. Et c’est là que sur deux plans, le livre de Lisa Bouvier se développe avec une grande intelligence des faits observés et vécus.

D’une part, Lisa Bouvier fait l’expérience de l’altérité culturelle là où elle était responsable face à une personne perçue comme peu responsable de ses actes ; d’autre part, elle va devoir vivre le déchirement du transfert et contre-transfert : « Je t’aide mais tu m’aimes ! Non, ce n’est pas de jeu ! Va, je ne te hais point ! » Deux volets donc vont se mêler dans cette expérience : celui de l’ethnographe, celui du thérapeute psychanalytique.

C’est le récit des tribulations de Modibo dans ce double jeu, non dénué de perversité et de chausse-trapes, d’une aide à une personne qui est malade de ne pas être chez soi, qui ne peut entrer dans cet autre lui-même que lui propose son échec d’intégration : un fou léger, un dérangé, un irresponsable… Lui qui fait tout pour rester lui-même sans pouvoir vivre dans un nouveau cadre, qui reste fidèle à sa religion et à ses contraintes – lesquelles sont parfois contradictoires avec les horaires de départ des bus à l’heure de la prière, par exemple –, qui reste soucieux de sa famille au village à qui il continue de verser son argent protégeant ainsi l’image de soi qu’il a au pays ! (Mieux lui vaut de mourir que de perdre la face et de faire savoir qu’il n’est en France qu’un assisté !) Et c’est ce même homme qui va sentir dans son accompagnatrice une personne qui peut l’aider, le comprendre ; qu’il va phagocyter, obliger à contourner des règles strictes sans lesquelles le travail social devient un apostolat sans garde-fou où l’aidant finit par être plus malade que l’aidé. Et à ce transfert, il va obtenir un contre-transfert… qui a commencé ? se demande quelque part Lisa Bouvier. Oui, qui a commencé ?

Tel est le volet “psychanalytique”, l’autre est ethnographique. La grande découverte de Lisa est la même que celle de toute personne qui a eu une expérience ethnographique : être immergé dans une société autre que la sienne, qui a fait le pari d’entrer dans cette société, un pari pas forcément conscient et qui finit par se retrouver un pion parmi d’autres mais avec pas mal de manques pas mal de fautes de code social et sans ancrages qui assureraient ses arrières. Elle se retrouve manipulée, et cette expérience douloureuse n’est paradoxalement que le signe de la réussite de son intégration et la mise en évidence des limites d’icelle. Le terrain comme transfert, et la douche du contre-transfert est quand justement vous avez le statut de tout un chacun : être manipulé dans le déroulement de la vie sociale.

C’est à juste titre que la collection ***Terrain****: récits et fictions* avait pris cet ouvrage pour publication et l’avait rapproché d’ouvrages antérieurs publiés, ceux de Yann Benoist (2009 et 2010), d’Amandine Plancade (2013), Frédérique Albert (2015). Mais les éditions L’Harmattan n’ont pas fait confiance à ceux qui ont lu le livre et elles ont cru avoir affaire à un livre de psychologie et donc envoyé quatre pages de leurs dernières parutions en psychologie (le transfert n’est pas le cœur de cette discipline nous semble-t-il).

*Errare humanum est !*

Et voilà pourquoi ce livre qui raconte une expérience de terrain ethnographique au sens le plus authentique du terme se retrouve détourné en psychologie. Et qu’un éventuel acheteur regardant la fin et le commencement du livre est obligé d’en déduire qu’étant ni chèvre ni choux et étant mi-figue mi-raisin, l’acheter quant lui serait persévérer dans l’erreur des autres… Or…

*Perseverare diabolicum !*

**Dernier mot à propos de cet ouvrage** qui est le premier d’une nouvelle aventure pour la collection **Terrain**…

La collection **Terrain : *récits et fictions*** de L’Harmattan qui avait pour plate-forme de réunion de publier des textes fondés la notion de cohérence de pratique de terrain et de pratique d’écriture, prend avec cet ouvrage un nouveau départ avec son nouveau directeur, Sofiane Naït Mouloud qui l’ouvre d’une manière plus résolue par un nouveau logo vers une conception élargie du rapport au monde et de l’ouverture comme mouvement vers l’autre.

Cette dimension était certes présente dans la production antérieure, mais les ouvrages publiés de la collection étaient souvent marqués par une conception anthropologique et même parfois ethnologique. Il est toujours bon de changer et de s’appuyer sur l’acquis pour le faire craquer. (Est-ce Talleyrand qui disait : *S’appuyer sur les traditions jusqu’à les faire craquer*?)

Bienvenue donc à cette nouvelle aventure éditoriale menée par   
Sofiane Naït Mouloud

1. Les spécialistes savent la dérive actuelle des disciplines de sciences sociales : *anthropologie de la maladie*, *sociologie de l’eau* etc. qui donnent à certains enseignants la possibilité de produire des copies des grands ouvrages de méthode adaptées aux interrogations spécifiques et les vendre à un public captif : leurs étudiants. Ces travaux, plus signés que pensés par eux, sont très souvent affligeants, il n’est pas superfétatoire de dire que l’ouvrage sur lequel s’appuie Lisa Bouvier n’appartient à l’évidence pas à cette catégorie. [↑](#footnote-ref-1)